

LE PÉRIL FÉCAL

Culture, environnement et péril fécal : réflexions anthropologiques.

A. Epelboin

Médecin ethnologue, CNRS APSONAT/LACITO MNHN, 57 rue Cuvier, 75005 Paris. E-mail : epelboin@mnhn.fr

Manuscrit n° PF17. Journée en hommage au Professeur A. DODIN. Accepté le 23 décembre 1998.

Summary: Culture, Environment and Fecal Peril: Anthropological Considerations.

This paper was presented as a tribute to André DODIN, formerly director of the Paris Pasteur Institute's cholera department. It was intended to:

- recall representations of what is seen as pure, impure, sullied, dirty... medical and social interventions depend not only on scientific theories but also on unconscious presuppositions linked to their particular history and culture;
- to stress the necessity of reexamining epidemiological chains in fecal peril bearing in mind bodily techniques and the material and symbolic behaviour of the populations concerned;
- to insist upon the fact that traditional sanitation techniques do exist and should not be neglected, whether it be to make use of them, avoid or combat them.

It is not a question of idealizing local culture, but of becoming acquainted with it so as better to appreciate its role.

Résumé :

Cette communication est présentée en hommage à André DODIN, ancien chef de service du choléra de l'Institut Pasteur de Paris. Elle a pour objectif :

- de rappeler que les représentations du pur, de l'impur, du souillé, du sale,... des intervenants médico-sociaux ne relèvent pas seulement de théories scientifiques, mais également de présupposés non-conscients liés à leurs propres histoire et culture ;
- de souligner la nécessité de relire les chaînes épidémiologiques du péril fécal en tenant compte des techniques du corps et des comportements matériels et symboliques des populations concernées ;
- d'insister sur le fait que des techniques d'assainissement traditionnel existent et ne doivent pas être ignorées, que ce soit pour les emprunter, les contourner ou les combattre.

Il ne s'agit pas d'idéaliser la culture, mais de la connaître afin de mieux en apprécier son rôle.

Key-words: Fecal Peril - Garbage - Corporeal waste - Ethnobaratology - Lead-poisoning - Culture - Social and cultural anthropology - France - Senegal - Centrafrican Republic - Africa - Europe

Mots-clés : Péril fécal - Déchet corporel - Ordure - Saturnisme - Culture - Ethnorudologie - Anthropologie sociale et culturelle - France - Sénégal - République centrafricaine - Africa - Europe

Introduction

Rédacteur du *Bulletin de la Société de pathologie exotique* depuis les années 81, j'avais, jusqu'en 1994, une séance de travail hebdomadaire avec André DODIN. Reçu dans son bureau pour quelques minutes, comme nombre de ses visiteurs, j'y passais de longs temps, sautant d'un sujet à l'autre, balayant l'actualité scientifique,... et les potins. Il aimait entrecouper des réflexions savantes d'anecdotes piquantes : par exemple, parlant d'une réflexion historique sur les manipulations des urines et des selles à des fins scatologiques, diagnostiques et thérapeutiques (4), il enchaînait sur le rite initiatique qu'aurait fait subir un chef de service parisien des années cinquante à ses externes. Il leur enseignait qu'il fallait humer et parfois goûter les matières de leurs patients et qu'il convenait donc de lécher son index souillé après un toucher rectal : lui même les trompait, portant son médium intact à sa bouche (figure 1) ! D'un côté, un médecin militaire devenu civil, ancien résistant et vieux pasteurien colonial, quelque peu "célinien", qui a arpenté Madagascar, géré des "bordels militaires de campagne" maghrébins (B.M.C.), des lazarets et des laboratoires. De l'autre, un jeune médecin ethnologue, revenu du tiers-mon-

Figure 1.

André DODIN racontant une anecdote de goûter de selle (Institut Pasteur Paris 1989).
André DODIN joking about stools tasting.



disme, africanophile depuis les années 1972, initié à la médecine tropicale chez M. GENTILINI en 1974, formé à l'épidémiologie des maladies transmissibles chez H.H. MOLLARET en 1980, et devenu ethnologue professionnel au CNRS en 1985.

Nous nous rencontrons dans une attention extrême commune accordée aux matières fécales dont André DODIN aimait représenter le volume mondial par une photographie des chutes d'un grand fleuve africain.

Du Sénégal oriental, de Dakar-Pikine, de Lobaye en République centrafricaine, de Guadeloupe, de squats parisiens, je lui soumettais des observations ethnographiques relevées de la chambre à coucher aux aires de défécation et aux tas d'ordures. Nous confrontions nos connaissances sur les divers usages, techniques et savoir faire relatifs à l'entretien du corps et de l'espace domestique, au traitement matériel et symbolique des déchets : tout particulièrement ceux des petits enfants, au contrôle sphinctérien aléatoire et aux défécations sauvages fréquentes.

À partir de 1980, je travaillais à Dakar au sein de populations en "limite de subsistance", tout particulièrement à Fass Paillote (Dakar), à Thyaroy Gare (Pikine), puis à Malicka et à la décharge à ordure de Mbeboss. Une fois énoncées, les ritournelles habituelles sur l'extension spatiale et démographique galopante des mégapoles du tiers-monde, leur envahissement par les ordures et les aires de défécation sauvages, les intrications complexes entre discours politiques et assainissement, nous tournions en rond. Opérant un renversement épistémologique, j'essayais d'observer ces déchets humains et ménagers qui envahissaient la ville, non pas comme un handicap à la pensée, mais comme des objets anthropologiques, des témoignages de la présence et des activités de communautés d'humains.

Confronté à un microbiologiste rigoureux, je pouvais développer conjointement à une anthropologie du malheur, une anthropologie des traces et des déchets : une sorte d'archéologie du temps présent qui emprunte des outils et des méthodes aux archéologues, aux historiens, aux chasseurs, aux cueilleurs, aux écologues et aux criminologues. L'observation fine et répétée dans le temps des traces et des déchets permet de faire vivre un espace, indépendamment de la présence de ses acteurs. Les informations "ethnorudologiques" obtenues sont cartographiées sur un plan de la maisonnée, voire du quartier et croisées avec les résultats de l'enquête ethnologique proprement dite. La combinaison de ces deux méthodes fiabilise la synthèse anthropologique et limite les aléas de la subjectivité du regard du chercheur. Les déchets corporels et domestiques deviennent alors des objets anthropologiques qui, dans une logique "néomaussienne" (8), permettent de mettre à plat le fonctionnement matériel et symbolique de l'individu et de la société, de décrypter le dit et le non-dit, le conscient et l'inconscient. Lorsqu'on suit systématiquement les devenir des déchets corporels (cérumen, crachat, cheveu, pus, urine, sang, matière fécale, etc.) et des différents constituants des ordures ménagères (balayures, déchets de cuisine, restes de repas, emballages, chiffons, etc.), on s'aperçoit que le mode et le lieu de leur jeta-ge ne sont pas régis par le hasard : on met à plat une cartographie très systématisée des projections du corps dans l'espace avec des différences tout à fait éminentes en fonction du statut social, du sexe, de l'âge. On découvre alors que l'étude de la gestion des déchets est un outil précieux pour comprendre les processus d'appropriation conscients et/ou inconscients de l'espace.

Péril fécal et souillure

Je soulignais à André DODIN le fait que, dans ma formation médicale (CHU Pitié Salpêtrière Paris 1969-1977), on m'avait enseigné que dans les classes défavorisées et dans les contrées exotiques, dans les tiers et quarts mondes, les gens défèquent n'importe où et n'importe comment. Les rares fois où les techniques du corps, les modes et savoir faire étaient relevés c'était pour les stigmatiser : sans prendre le temps d'examiner la cohérence de l'ensemble des chaînes opératoires en les rapportant aux contraintes matérielles et symboliques spécifiques de l'écosystème considéré. Dans cet esprit, il faut donc enseigner aux autochtones la manipulation des fèces, comme si les destinataires du message étaient vierges de tout savoir à ce sujet. Comme si l'éducation sanitaire avait le monopole de l'enseignement de "l'hygiène", prolongement pasteurien de l'écrit du Deutéronome (*La Bible*, chap. XXIV, 10 à 15)

Tu réserveras un endroit en dehors du camp où tu puisses aller à l'écart ; tu auras aussi une bêche dans ton équipement et quand tu iras t'asseoir à l'écart, tu creuseras la terre avec cet instrument et tu en couvriras tes déjections. Car l'Éternel ton Dieu marche au centre de ton camp pour te protéger et te livrer tes ennemis : ton camp doit être sain ! Il ne faut pas que Dieu voie chez toi une chose déshonnête car il se retirerait d'avec toi.

Dans les années 1978, chez les Peuls Bandé du Sénégal oriental et les populations voisines, je "découvris" qu'il existait des écarts consacrés, merde/lieu, des aires de défécation précises (1) : à Ibel, village étalé en quartiers distincts, reproduisant à peu près spatialement l'organisation en castes, chacun des quartiers disposait au moins d'une aire de défécation (bosquet, zone inculte, pierreuse,...) exclusivement réservée à cet usage. Ici, contrairement au Deutéronome, point n'est besoin d'enterrer sa crotte. Un proverbe peul ne dit-il pas que pour pouvoir baisser culotte, il faut se frayer un chemin au travers des étrons exposés et que l'on secoue le frais pour éviter de piétiner le sec. Dans ces aires de défécation, éloignées des puits et des marigots, isolées des habitations, les matières fécales sont soumises à une stérilisation intense par le vent et le soleil. Ce sont donc des modes intéressants de limitation du péril fécal : à condition que, en saison des pluies, les eaux de ruissellement traversant une aire de défécation ne viennent pas stagner dans les aires de jeu des enfants d'un quartier situé en aval.

D'un point de vue anthropologique, les matières fécales humaines, de même que d'autres déchets corporels (le sang menstruel, en particulier), sont des prototypes universels sur lesquels les cultures s'appuient pour construire leurs représentations du propre, du sale, du souillé, du pur, mais aussi du devant du derrière, du haut, du bas, de l'amont, de l'aval, du féminin, du masculin... Les fèces sont donc toujours l'objet d'un traitement social précis, même lorsque "le douloureux reste de terre" (3) semble avoir été abandonné.

En d'autres termes, l'homme - animal biologique, machine sociale et être unique - n'a pas attendu les théories hygiénistes post-pasteuriennes pour penser la dangerosité des matières fécales.

Contrairement à une idée communément admise, l'hygiène n'est pas un dogme universel et immuable, mais une repré-

sensation variable du sale, du propre, du souillé et du pur, liée aux connaissances et idéologies, aux contraintes mésologiques et économiques spécifiques des sociétés étudiées. Certaines civilisations n'imaginent pas pouvoir manipuler les déchets humains, alors que d'autres les utilisent depuis des temps séculaires comme engrais, voire à des fins médicinales. Dans de très nombreuses sociétés, la manipulation des déchets corporels est du domaine exclusif des jeteurs de sort, des envoûteurs et des sorciers.

Mains sales et carrefours épidémiologiques

À l'Institut Pasteur de Paris, une coutume existe qui impose que la balayette des cabinets trempe dans une solution blanche, odorante. Rien n'est fait pour la prévention des pollutions provoquées par les mains sales sur le "manche", le "poussoir", la "poignée" de la balayette, de la chasse d'eau, du verrou, du robinet... Le soluté désinfectant n'est plus ici qu'un fragment désarticulé d'un rite hygiéniste pasteurien mis en place au début du XX^{ème} siècle. Quoique dérisoire d'un point de vue épidémiologique, il joue son rôle symbolique, associant les valeurs de propreté/pureté à la blancheur et à des odeurs spécifiques variables selon l'histoire (chlore, ammoniac, parfum industriel...).

Ailleurs, par exemple chez les Pygmées aka de République centrafricaine, on éprouve une telle horreur de la pollution fécale, que, lorsqu'un petit enfant qui commence à marcher défèque dans la chambre ou à l'intérieur du campement, la mère doit se précipiter immédiatement avec une grande quantité de feuilles d'emballage alimentaire et une machette. Elle essuie les fesses de l'enfant avec plusieurs épaisseurs de feuilles sèches qu'elle dispose ensuite sur le sol, sur d'autres feuilles propres. Puis, elle découpe largement la terre dessous, autour et à distance de la selle, gratte encore le sol ; elle dépose le tout en plusieurs fois sur le matelas de feuilles qu'elle enveloppe encore dans plusieurs épaisseurs avant de précipiter le paquet dans l'aire de déchets humides, juste derrière le cercle des maisons. En fait, ces enfants de un à deux ans, au contrôle sphinctérien incertain, au polyparasitisme fréquent, défèquent très souvent dans des aires de jeu très proches des lieux d'activités domestiques de leur mère, un peu cachées au regard des adultes : devant la maison, là où le sol est humide, dans une rigole d'écoulement des eaux pluviales, derrière la maison, sur ou devant le tas d'ordure proximal. Si la mère est vigilante, le modèle aka paraît intéressant pour éviter la pollution du sol domestique. Mais à un moment où la mère est inattentive ou bien que l'enfant est confié à la garde d'ainés peu vigilants ? Alors, il y a un risque accru de pollution fécale.

Il faut repérer les aires de jeu intimes des enfants : ce sont des zones aux potentialités épidémiogènes importantes, que ce soit du point de vue des parasitoses fécales ou de l'intoxication par les sels de plomb dans un squat parisien (9).

Je racontais aussi à André DODIN mon voyage dans une essence autoroutière à la frontière entre l'Espagne et la France. Les cabinets étaient tous dans un état lamentable: sièges cassés, rebords de cuvette maculés de traces de chaussures, sol inondé d'eau et, sur les cotés et arrières de la cuvette, jonché de papiers souillés et de bouteilles d'eau minérales coupées en deux. L'observation anthropologique des traces et des déchets

permettait d'identifier en ces lieux le passage de trois types de civilisations. Une première, "hexagonale" qui exige des toilettes propres, mais ne les remet que très exceptionnellement en état avant et après son propre passage, contrairement à ce qui s'est développé dans les pays nordiques européens. Un deuxième type de civilisation, ici globalement ibérique et méditerranéenne, où la coutume prescrit de déposer ses "aniterges" (5), papiers souillés, dans une corbeille, généralement ouverte, disposée à cette attention sur le côté de la cuvette. Cette habitude était imposée au départ par la pénurie d'eau, l'étroitesse des canalisations, l'insuffisance du système de fosse septique ou de mise à l'égout. Ici, dans l'essencerie, elle n'est plus qu'une "trace" culturelle. Et puis, troisième civilisation, les cultures islamo-maghrébines où la tradition et l'islam imposent une séparation très stricte de la droite et de la gauche et surtout une toilette anogénitale à l'eau, de préférence au papier. Ceci expliquait les traces de pied sur les rebords de la cuvette, le "siège" cassé, l'eau répandue et les récipients renversés. Confrontation culturelle intéressante, potentiellement lourde de conséquences d'un point de vue épidémiologique, sur un axe autoroutier susceptible de véhiculer des porteurs de germes cholériques.

Toujours à propos des "mains sales", nous nous étions interrogés sur le rôle de la construction culturelle de la latéralisation. Pour de nombreuses cultures, l'hygiène passe par une séparation de la main droite et de la main gauche, celle-ci étant strictement réservée au contact avec les orifices uroano-génitaux, celle là étant consacrée à la pureté, à la propreté et à la gestion des aliments, aux salutations. Il en résulte une construction psychomotrice originale et fine de la latéralisation, mise en place dès la petite enfance (2). Pour s'en convaincre, il suffit à un droitier, habitué à se servir pour s'essuyer de sa main la plus habile, la droite, d'essayer sa main gauche. Le résultat est médiocre. Nous avons là une preuve de la façon dont une société peut façonner les corps de ses enfants "à son image", jusqu'à renforcer le développement neuromusculaire de certains segments corporels et d'initier l'apprentissage de tâches psychomotrices relevant ailleurs des performances de l'hémisphère cérébral dit dominant.

Quelles conséquences bactériologiques, parasitologiques, mycologiques, virologiques, cette gestion latéralisée de la souillure peut-elle impliquer? Nous avons envisagé, dans le cadre d'une relecture des chaînes épidémiologiques du péril fécal, de faire une série de prélèvements des deux mains aux différents temps d'une toilette ou d'une ablution après défécation et toilette anale à l'eau en milieu dakaro-pikinois (figure 2). L'étude n'a toujours pas été réalisée.

Aires de défécation et organisation de l'espace

La plage tropicale urbaine ou villageoise est un bon exemple de l'ethnocentrisme qui préside la vision que l'on a des déchets des autres : cette plage, dans les représentations des Européens est associée à des valeurs de "propreté" et de "pureté". Or, les voyageurs rapportent souvent la façon dont elles sont jonchées d'étrons humains et animaux, de déchets marins, d'ordures ménagères, voire de cadavres de chiens. À partir de ce constat, aggravé éventuellement par le souvenir prurigineux d'une *Larva migrans*, ils stigmatisent la saleté des autochtones et leur incapacité à gérer l'assainissement du milieu.

Figure 2.

Mime d'une ablution anale à l'eau (Dakar, Sénégal 1983).
 Mime of an anal ablution with water (Dakar, Senegal, 1983).



Roger-Henri GUÉRRAND (6) montre comment, à la fin du XIX^{ème} siècle, l'urbanisation des côtes européennes a inversé le rapport de l'habitat avec la direction du large. On redécouvre alors les vertus de l'air maritime, notamment pour les "phtisiques" et autres tuberculeux. Là où auparavant on construisait les maisons le dos à l'océan pour se protéger des froidures des vents et des embruns salés, l'hygiénisme triomphant impose l'inverse, l'aération. Ce qui était le derrière est devenu le devant, le néfaste, le faste. Il n'est plus permis d'utiliser la grève comme lieu d'aisance fécale.

Le voyageur européen qui manifeste son dégoût a oublié le changement de mentalité qui s'est produit dans sa propre civilisation un siècle plus tôt. Il ne réalise pas que la grève dans ce type de civilisations est le "dos" naturel des habitats humains. Le dépôt de déchets corporels et d'ordures ménagères est aussi un moyen, souvent inconscient, de marquer une frontière vis-à-vis de l'altérité, entre espace humanisé et espace sauvage, entre les vivants, les esprits et les divinités, ici maritimes.

Et donc, arriver dans un village par la plage en milieu tropical, revient à visiter des immeubles hausmaniens parisiens en passant systématiquement par les poubelles et les cabinets collectifs malodorants de l'escalier de service. Dans le système d'organisation de l'espace autochtone, il est "normal" que la plage serve d'aire de défécation : on ne peut en tirer aucun jugement de valeur sur la saleté/pollution autochtone. Ce propos ne sert pas à justifier un état de fait, mais à le comprendre.

Les aires de défécation et d'ordures de Dakar-Pikine sont un bon exemple du décalage entre les discours théoriques et la pratique : la presse, les autorités sanitaires dénoncent régulièrement leur caractère sauvage, incontrôlé et incontrôlable. Or, dans nombre de quartiers, les maisons ne sont équipées ni d'eau courante, ni de latrines. Un espace sablonneux au fond de la concession, entouré d'une clôture, est nommé "douche" : il sert exclusivement à la miction et à la toilette. Pour la défécation, il faut aller ailleurs : on peut emprunter les latrines d'un voisin, d'une connaissance, ou, pour les hommes, celles de la mosquée, mais à la longue, c'est humiliant. Parfois, même s'il y a des latrines dans la concession, leur accès est le privilège du propriétaire et de sa famille : les locataires n'y ont pas droit. Ailleurs, en cas de colite tonitruante, certaines personnes n'osent pas utiliser les latrines situées dans le champ auditif d'une personne vis-à-vis de laquelle on éprouve de la

"honte" : un étranger, une belle-mère, un notable, un dignitaire religieux. En cas d'urgence, on peut demander à des gamins de couvrir vos bruits par une frappe de tambours, mais souvent, il faut chercher son salut ailleurs.

La plupart du temps, notamment dans des quartiers périphériques et dans les îlots d'insalubrité intra-urbains, on ne dispose que des terrains vagues limitrophes du quartier, des bords de route ou de voies de chemin de fer, des maisons voisines en cours de construction. Et malheur à celui qui ne s'est pas exonoré dans la nuit ou au petit matin, car, de jour, les aires proches sont exposées au regard des passants : il faut alors parfois parcourir une grande distance pour trouver un espace tranquille. Les enfants qui sont soumis à des obligations de pudeur moins rigoureuses que celles des adultes peuvent déféquer en plein jour, les fesses dissimulées par leur propre corps, dans ou au-delà des aires de jetage d'ordures qui bordent les terrains vagues, les murs aveugles proches de leur maison. La honte n'est pas pour celui qui est vu en train de déféquer, mais pour celui qui voit l'autre en train de déféquer et qui n'a pas su contrôler le jeu social de l'évitement du regard. En Afrique, on dit souvent d'un enfant qui a un orgelet qu'il n'a pas détourné les yeux des orifices d'une vieille personne en train de se soulager.

Comment peut-on porter un jugement sur le manque d'hygiène, l'éducation fruste des populations assujetties à de telles contraintes mésologiques ? Lorsque, soi-même, on a été soumis de gré ou de force à "l'observation participante", on réalise que, même si cela paraît catastrophique sur le plan épidémiologique, surtout en saison des pluies, ces solutions autochtones de traitement de la merde sont la plupart du temps les meilleurs compromis possibles.

Aires de défécation et péril fécal

Et en fait, que sait-on du risque réel que représentent ces aires de défécation où il faut secouer le frais, pour éviter de piétiner le sec, dans cet écosystème dakaro-pikinois sablonneux et aéré en permanence par les vents de l'Atlantique ? André DODIN avait fait analyser le petit kilogramme de sables, poussières et débris macroscopiques divers qui s'étaient accumulés sur le tapis de sol avant gauche du véhicule que j'avais conduit durant une mission à Dakar. La Peugeot 404 bâchée, prêtée par l'ORSTOM, était "propre" à l'arrivée, tapis nettoyés... Seul conducteur, aux pieds nus chaussés de sandales

à semelle en pneumatique, j'avais passé un mois en saison sèche à parcourir le Cap vert en tous sens, visitant de très nombreuses aires de défécations et de jetage d'ordures domestiques, y compris la grande décharge sise à Mbeless au-delà de Pikine. L'idée était d'estimer le risque pathogène représenté par le piétinement de sols sablonneux, desséchés par le vent et le soleil, potentiellement pollués par les matières fécales : pas un germe fécal, seulement un staphylocoque doré banal. Sondage biaisé n'est pas preuve : néanmoins, ces résultats incitent à poursuivre la relecture des chaînes épidémiologiques du péril fécal.

De même, que sait-on réellement du risque représenté par les animaux scatophages par rapport à la propagation de parasites fécaux humains banales ? Au cours de l'histoire de l'humanité, les déchets humains ont joué un rôle déterminant dans la domestication du chien, du cochon, du renne, du canard, etc (7).

Avec André DODIN, nous nous étions interrogés tout particulièrement sur le rôle des porcs dans l'assainissement du milieu. Que sait-on du devenir d'une selle d'un de ces jeunes enfants polyparasités lorsqu'elle est passée par la filière digestive d'un porc autochtone, lui-même probablement porteur sain et infesté de parasites porcins ? Y a-t-il destruction et/ou propagation passive des parasites ? À notre connaissance, la littérature est muette à ce sujet.

Conclusion

Les connaissances sur l'épidémiologie du péril fécal devraient être actualisées et approfondies par la prise en considération des techniques traditionnelles d'assainissement du corps et du milieu. Les solutions utilisées ne sont pas for-

cément aberrantes en terme de recherches alternatives. Elles sont souvent très riches d'enseignements en raison de leur très grande adaptation aux contraintes mésologiques locales. A minima, leur étude permet de comprendre les raisons d'échecs répétés de tentatives d'assainissement du milieu réalisées à l'instigation de personnels "médicaux-sociaux" n'ayant pas conscience de leur distance sociale et/ou culturelle et, donc, de leurs *a priori* ethnocentriques vis-à-vis des populations qu'ils assistent.

Références bibliographiques

1. EPELBOIN A - Selles et urines chez les Fulbé bandé du Sénégal oriental. Un aspect particulier de l'ethnomédecine. *Cah ORS - TOM, sér Sci Hum*, 1981-1982, **XVIII**, 515-530.
2. EPELBOIN A - *Ailleurs, la toilette d'un enfant*. L'école des parents, 1993, pp.39-43.
3. FREUD S - Préface, 1913. In : BOURKE - *Les rites scatologiques*. 1891. Edition française établie par DG. LAPORTE. PUF, 1981, 317 p.
4. GAIGNEBET C - L'homme et l'excrément : de l'excrété à l'exécré. In : *Histoire des mœurs*. Encyclopédie de la Pléiade, vol I, pp 831 -893.
5. GUERRAND RH - *Les lieux, histoire des commodités*. Paris, 1985, La Découverte.
6. GUERRAND RH - *Les mœurs citadines*. Paris, Quai Voltaire, 1992.
7. HAUDRICOURT AG - Note d'ethnozoologie : le rôle des excréments dans la domestication. *L'Homme*, 1977, **XVII**, 125-126.
8. MAUSS M - *Sociologie et anthropologie*. PUF, 1980, 7e éd, 482 p.
9. REZKALLAH N & EPELBOIN A - *Chroniques du saturnisme infantile (1989-1994) : enquête ethnologique dans des familles parisiennes originaires du Sénégal et du Mali*. L'Harmattan, 1997, 261 p.